

Quand la peur nous prend, que nous prend-elle?

« Emotions have traditionally been considered as a threat to rationality, whether theoretical or practical. »¹ Christine Tappolet résume ainsi une conception rationaliste des émotions. Par contre, elle poursuit en affirmant : « emotions would allow us to think and act more appropriately. »² Qu'en est-il de la peur? Admettons la définition suivante : la peur est une prise de conscience, une réalisation face à un danger, que celui-ci soit réel (avoir peur d'un agresseur armé) ou imaginé (avoir peur des gobelins). Dans le premier cas, les causes appartiennent à la réalité matérielle. Dans le deuxième, à l'ordre de la fiction. La peur est une émotion qui peut avoir des conséquences tant physiologiques ou psychologiques que comportementales. Elle peut être immédiate (avoir subitement peur de tomber d'une falaise), étant alors une réaction ponctuelle qui résulte de la prise de conscience. Elle peut également être subséquente (avoir peur de mourir), étant alors un stress émotionnel qui s'échelonne sur une période de temps. Quoi qu'il en soit, lorsque la peur nous prend, que nous prend-elle? Notre rationalité? Notre humanité? Notre sensibilité? Développons une théorie qui nous permettra de savoir de quoi il en retourne.

I

Professeur de philosophie à l'Université de Bergen en Norvège, Lars Svendsen a publié plusieurs livres. Dans son dernier écrit, *A Philosophy of Fear*, il entreprend

¹ TAPPOLET, C., *Emotion, motivation, and action: The case of fear*, p.326

² *Ibid.*, p.326

d'expliquer de quelle manière le sentiment de peur est devenu le point de perspective d'un nombre incalculable d'actions posées par les êtres humains à notre époque. La peur, écrit-il, « is shaping our space of action. »¹ Cette notion d'espace décisionnel que Svendsen ne mentionne qu'en début de chapitre demeure toutefois fort intéressante. Nous la rendrons plus détaillée ci-dessous en la combinant avec la théorie de l'action et de la décision de Donald Davidson.

Célèbre philosophe américain, Davidson est une référence dans le domaine de la philosophie de l'action. En 1963, il publie *Actions, Reasons and Causes*, un article incontournable. Il y explique qu'une action est causée par l'union de deux éléments : le désir et la croyance.

Whenever someone does something for a reason, therefore, he can be characterized as (a) having some sort of pro attitude towards actions of a certain kind and (b) believing [...] that his action is of that kind. Under (a) are to be included desires [...].²

Grâce à cette théorisation, on comprend mieux de quelle manière la peur affecte l'action en influençant d'une part le désir et d'autre part la croyance. Prenons l'exemple suivant. Supposons que je cultive un intérêt pour les études supérieures. Mon action d'entreprendre des études universitaires est causée par mon désir d'apprendre davantage et mon désir d'obtenir un diplôme universitaire. J'ai, aussi, la croyance qu'entreprendre des études universitaires me permettra d'assouvir les désirs nommés ci-dessus. Admettons maintenant que j'aie peur de l'échec et que je sois craintive quant à mes capacités intellectuelles. Ces deux peurs réduiront immédiatement les moyens qui s'offrent à moi pour atteindre cette action. Mes désirs seront affectés par ma peur quant à mes capacités et ma croyance (relative à la méthode utilisée pour assouvir ces désirs) sera influencée par ma peur de l'échec. C'est de cette manière que mes actions pourraient être modifiées. La peur me pousserait à poser une

¹ SVENDSEN, L., *A Philosophy of Fear*, p.12

² DAVIDSON, D., *Essays on Actions and Events*, p.3

action opposée, par exemple ne pas suivre de cours universitaires, et à me diriger vers le marché du travail.

Considérons que le champ des actions qui s'offre à un individu, son espace décisionnel, est un ensemble d'actions individuelles possibles. En s'inspirant de Davidson, on peut alors conclure que l'espace décisionnel d'un individu est causé par un ensemble de désirs et de croyances. Ainsi, si l'on revient à l'exemple précédent, mon espace décisionnel aura été restreint par ma peur. Or la peur est un sentiment qui déteint, par l'intermédiaire des désirs et des croyances, sur mille et une actions posées par les êtres humains. Que ce soit dans des décisions banales ou de plus grande envergure, sur le plan individuel ou collectif, la peur influence le champ des actions possibles. Nous le démontrerons ci-dessous en nous attardant principalement aux domaines de l'éthique et du politique pour illustrer ce que la peur peut prendre tant à l'individu qu'à la collectivité.

II

Dans l'éthique d'Aristote, on peut facilement comprendre de quelle manière la peur influence l'espace décisionnel des êtres humains dans leur vie morale. En effet, lorsque la peur nous prend, elle menace, à divers degrés, notre capacité à être vertueux tel que l'entend Aristote. En nous enlevant notre capacité à être vertueux, la peur va jusqu'à nous prendre en partie notre capacité à être heureux.

Aristote définit la vertu morale ainsi :

Par conséquent, la vertu est un état décisionnel qui consiste en une moyenne, fixée relativement à nous. C'est sa définition formelle et c'est ainsi que la définirait l'homme sage. D'autre part, elle est une moyenne entre deux vices, l'un par excès l'autre par défaut; et cela tient encore au

fait que les vices, ou bien restent en deçà, ou bien vont au-delà de ce qui est demandé dans les affections et les actions, alors que la vertu découvre le milieu et le choisit.¹

Or, puisque la vertu est la capacité de l'homme rationnel à viser le juste milieu dans ses actions, l'intervention du sentiment de peur vient court-circuiter la capacité à être vertueux. L'usage de la raison permet l'accès à la vertu et ainsi de juger de la réaction adéquate pour chacune des situations que rencontre l'homme. Cependant, soumis à la peur, les êtres humains ne peuvent faire un usage adéquat de leur raison, car cette dernière est altérée par le sentiment lui-même. La citation suivante exprime de quelle manière la peur injustifiée peut empêcher l'action vertueuse, dans ce cas-ci, le courage :

Ainsi donc, quand sont en jeu des affections de peur et d'intrépidité, la moyenne c'est le courage. Côté excès, en revanche, celui qui n'a peur de rien ne porte pas de nom (il y a d'ailleurs beaucoup de choses dans ce cas), mais celui qui nourrit une confiance excessive est téméraire; quant à celui qu'affectent d'un côté une peur excessive et de l'autre un manque d'intrépidité, c'est un lâche.²

De la pensée d'Aristote, on peut déduire que lorsque la peur nous prend, elle peut nous prendre notre vertu, car comme le souligne Svendsen : « we make errors when we fear the wrong things, in the wrong ways or at the wrong times. »³ Ne pouvant atteindre le juste milieu et les actions en découlant, nous sommes nécessairement contraints à un espace décisionnel réduit. L'homme vertueux ne laissant pas la peur altérer ses actions, il dispose d'un espace décisionnel plus grand. Ajoutons enfin que puisque selon Aristote, la vertu morale mène au bonheur pratique, nécessairement, lorsque la peur nous prend, elle menace notre capacité à être heureux dans le domaine de l'action morale.

III

Sur le plan de la collectivité, nous aborderons la pensée de Nicolas Machiavel et de Thomas Hobbes. Lars Svendsen mentionne : « Both philosophers agree that whoever

¹ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, p.117 (1106b33-1107a5)

² *Ibid.*, p.119 (1107 b1)

³ SVENDSEN, L., *A Philosophy of Fear*, p.37

controls fear in a society is well on the way to controlling the entire society. »¹ Tel est le point sur lequel nous nous baserons pour exprimer de quelle manière la peur restreint l'espace décisionnel des individus en collectivité, plutôt que d'un point de vue individuel comme dans la partie précédente.

Machiavel part des prémisses suivantes. Les êtres humains sont mauvais tant qu'il n'y a pas de forces extérieures les contraignant à ne pas l'être. L'État doit user de violence légitime pour conserver le pouvoir et voir à sa grandeur :

[...] quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêts à déployer ce caractère de méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion.²

Dans un tel contexte est représentée la situation idéale pour user de la peur au détriment de la collectivité. La pensée machiavélienne assure que la finalité de l'État est l'ordre et la paix, même si pour parvenir à ces objectifs, le peuple devra être soumis au règne de la terreur. En contrôlant le sentiment de peur dans la collectivité, il est possible de contrôler les actions pouvant être menées contre le pouvoir en place. De cette manière, le meilleur moyen d'assurer son pouvoir, c'est d'utiliser la peur des individus contre eux-mêmes et au profit de l'État. Immédiatement, l'espace décisionnel est réduit à l'échelle de la collectivité, car tous sont menacés de représailles violentes. Le champ des actions possibles qui est offert au peuple n'est plus aussi grand, car il est influencé par la violence utilisée par l'État pour faire régner l'ordre.

Chez Hobbes, on retrouve une vision parallèle. La peur de la mort découle du fait qu'elle est contraire à la tendance naturelle de l'homme : la conservation de son être. La principale source de mort violente est autrui. À l'état de nature, un monde sans institutions ni

¹ *Ibid.*, p.102

² MACHIAVEL, N., *Discours sur la première décade de Tite-Live*, p. 38

régime politique où l'on ne retrouve aucun climat de confiance, les êtres humains possèdent un droit naturel illimité, droit de prendre tous les moyens jugés nécessaires à leur survie. Cela peut avoir l'apparence d'un agrandissement de l'espace décisionnel, puisque toutes les actions sont désormais possibles sans contrainte. Par contre, dans une telle situation, chacun doit agir en fonction du fait que tous possèdent un droit naturel illimité, c'est-à-dire en faisant le calcul de tous les risques possibles à son endroit et des moyens à prendre pour les réduire. Ce type de liberté commune à tous mène directement à une réduction de l'espace décisionnel de chaque individu. Puisque l'être humain doit vivre sous la menace permanente de se faire attaquer ou de mourir, il ne peut plus agir comme il l'entend. Hobbes décrit ainsi la vie de l'être humain à l'état de nature : « [...] no arts; no letters; no society; and which is worst of all, continual fear, and danger of violent death; and the life of man, solitary, poor, nasty, brutish, and short ».¹ Dans cet état de nature où la méfiance prédomine, les individus sont amenés à s'isoler dans le but de rester en vie. Encore une fois, la peur réduit l'espace décisionnel d'une collectivité en créant une atmosphère de menace continue. Dans l'hypothèse fictive de Hobbes, où la peur réduit grandement l'espace décisionnel, le seul moyen d'offrir un monde vivable aux individus est la constitution d'un État, le Léviathan.

La pensée politique de Machiavel et de Hobbes illustre comment la peur peut réduire l'espace décisionnel d'une collectivité, que ce soit par l'usage de la violence chez *Le Prince* ou par la menace permanente de la mort violente à l'état de nature.

§

Comme nous l'avons expliqué précédemment, la peur engendre une réduction de notre espace décisionnel. Sur le plan individuel, nous avons vu, avec Aristote, comment la peur

¹ HOBBS, T., *Leviathan*, p. 86

pouvait nous empêcher d'être vertueux. Du point de vue de la collectivité, l'espace décisionnel était réduit sous la menace de la violence, tant chez Machiavel que chez Hobbes. Or, si un espace décisionnel est constitué d'une multitude d'actions, il est alors composé, dans l'esprit de la théorie de Davidson, de plusieurs combinaisons de désirs et de croyances. De la sorte, lorsque la peur modifie nos désirs et nos croyances, elle réduit, par ricochet, l'espace décisionnel d'un individu ou d'une collectivité. Gardons cependant à l'esprit que, par souci de pertinence, nous nous sommes attardés seulement à ce que la peur pouvait nous prendre. Qu'en est-il de ce qu'elle peut nous apporter? La psychologie évolutionniste, par exemple, fait de la peur un des principaux facteurs qui permet la survie d'une espèce. Dans un tel contexte, c'est à se demander si elle ne nous apporte pas plus qu'elle nous prend.

Bibliographie

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque* (trad. R. Bodéüs), Paris, GF Flammarion, 2004, 560 p.

DAVIDSON, D., « Actions, Reasons and Causes » in *Essays on Actions and Events*, Oxford, Clarendon Press, 1980, p. 3-21

HOBBS, T., *Leviathan*, Charleston, Forgotten Books, 2008, 495 p.

MACHIAVEL, N., *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Paris, Bibliothèque Berger-Levrault, 1980, 372 p.

SVENDSEN, L., *A Philosophy of Fear*, London, Reaktion Books, 2008, 155 p.

TAPPOLET, C., « Emotion, motivation, and action: The case of fear » in GOLDIE, P., (éd.) *The Oxford Handbook of Philosophy of Emotion*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 325-345